

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

ADMINISTRATION

- ET -

REDACTION

45

PLACE JACQUES-CARTIER

MONTREAL

ABONNEMENT

UN AN - - \$0.50

Strictement d'avance



JOURNAL QUI FAIT DANSER

ANNONCES

MESURE AGATE

1ère insertion . . 10 cents

Autre " . . . 5 "

A LONGS TERMES

CONDITIONS SPECIALES

LE NUMERO

UN CENTIME

VOL. I

MONTREAL, SAMEDI 10 SEPTEMBRE 1887

No 51



Le voyage de MM. Mercier et Gagnon au Lac St-Jean.

BAPTISTE. Regarde donc, Marichette, v'là t'y pas le premier ministre qui donne un bec à la petite Marie-Louise parcequ'elle lui a lu l'adresse.

MARICHETTE. Toi, Tharsile, qué que t'as à crier comme ça ?

THARSILE. J'ai peur d'être embrassée par ce gros-là quand il aura fini son speech.

LES PARFUMS

Il y a sur la terre une si grande profusion de plantes, d'arbustes, de fleurs, et même de produits des animaux et des métaux, qu'ils ont chacun leur odeur particulière.

L'usage des parfums dans la toilette des femmes remonte, ainsi que les dentelles, à la plus haute antiquité. Il est positif qu'en sentant le parfum d'une rose, notre mère Eve dut avoir envie de la poser dans sa chevelure afin d'en conserver les suaves émanations.

Les Croisés rapportèrent chez nous l'amour des parfums. On voit encore dans les musées des objets, nommés pomandre ou pommes d'ambre, destinés à mettre ou à brûler des parfums. On faisait des bibelots en forme d'oiseau que l'on nommait oiselets de Chypre, composés d'aromates que l'on brûlait pour parfumer l'air.

Catherine de Médicis apporta en France l'usage de parfums; on ajoute qu'elle excellait à les composer, ainsi que les poisons. Cette dernière version est-elle bien exacte ?..

Toujours est-il que son protégé, René le Florentin, fit une fortune considérable en vendant des sachets parfumés. Les romanciers ont prétendu que c'est après lui avoir acheté des gants parfumés à son entrée à Paris que Jeanne d'Albret sentit l'atteinte du mal qui l'emporta.

Diane de Poitiers aimait à se servir des parfums composés par Catherine, elle n'en est jamais morte, et cependant c'était sa rivale la plus abhorrée.

Marguerite de Navarre composait elle-même ses parfums, et Marguerite a toujours passé pour l'élégance en personne.

Anne d'Autriche avait horreur des parfums et s'évanouissait à l'odeur d'une rose.

Ninon de Lenclous devait, dit-on, sa beauté si longtemps conservée, à l'usage journalier du benjoin.

Marion Delorme se couvrait de civette, d'ambre et de néroli.

Le roi Louis XIV les aimait follement; on prétendait que c'était pour atténuer une certaine odeur *sui generis* que les rois ont en propre. La princesse Henriette, femme

du duc d'Orléans, adorait la verveine et surtout la lavande, dont elle avait apporté l'usage d'Angleterre.

Sous Louis XV, l'usage des parfums devint si violent, que l'étiquette en prescrivait un nouveau chaque jour.

Mme de Pampadour dépensa jusqu'à 500,000 fr. par an pour cet article.

Avec la République on supprima les parfums, mais le Directoire les vit renaître...

Les fleurs exalent leurs parfums sous tous les climats, mais ceux des latitudes chaudes sont les plus pénétrants.

Les résines nous viennent surtout de l'Asie, de Ceylan, du Pérou et du Mexique.

Mais les parfums des fleurs viennent de notre Province.

Les Alpes-Maritimes, les Basses-Alpes, sont transformées en véritables parfumeries.

De Cannes nous voyons venir la tubéreuse, le jasmin, la fleur d'oranger, la rose, la casie.

De Nîmes, la verveine, le thym, le romarin, le lavande.

D'Angleterre, aussi, vient le lavande et la menthe poivrée.

De Nice, la violette; de Sicile, le citron, l'orange; d'Italie, la bergamote et l'iris.

Il se consomme en Europe seulement 6,810 hectolitres d'esprits parfumés.

Nice produit 25,000 kilogrammes de violettes et 200,000 kilogrammes de fleurs d'oranger.

Cannes et les villages environnants en donnent plus de 500,000 kilogrammes.

On a beau dire et beau faire, le parfum restera toujours en vogue, en faveur. Faites donc, mesdames, en sorte de le choisir si fin, si délicat, qu'il paraisse émaner de vous-même. Vous qui voulez plaire, étudiez l'effet des différents parfums que vous emploierez. Il y a des parfums honnêtes, l'iris en est un, mais il n'est pas défendu de l'agrémenter avec quelques autres plus pimentés.

Voyez, arrangez, traitez avec les parfumeurs, il n'en manque point d'habiles et capables de deviner votre goût, comme le courtier devine les couleurs, les formes et les étoffes qui vous conviennent.

LE VIOLON

Paraît tous les samedis.

L'abonnement est de 50 cents par année, inva-
riablement payable d'avance. Nous le vendons
aux agents huit cents la douzaine.
Toutes communications doivent être adressées
comme suit :

LE VIOLON,

45, Place Jacques-Cartier,
MONTREAL.

H. BERTHELOT, REDACTEUR.

MONTREAL, 10 SEPTEMBRE 1887



RETRACTATION



DANS le *Violon* du 23 juillet dernier, notre collaborateur Ladébauche a rudement maltraité la classe respectable des vieux garçons. Il a dit pis que pendre de tous les célibataires laïques. M. Goyette a été of- fusqué par les paroles trop incisives de Ladébauche et s'est fâ- ché au point de prendre une action civile pour \$10,000 de dommages-intérêts contre les propriétaires du *Violon*.

Aujourd'hui nous nous empressons de dés- avouer le malheureux article qui s'est glissé dans nos colonnes à l'insu de la rédaction (style inamovible) et afin que notre rétractation soit des plus complètes, nous allons aujourd'hui venger l'honneur de la confrérie des vieux garçons, confrérie à laquelle nous sommes heureux et fier d'appartenir. L'ire du représentant de Laprairie sera probable- ment apaisée lorsqu'il aura lu notre plaidoie- rie en faveur du célibat. Maintenant sans plus d'ambages lançons-nous dans la matière à pieds joints.

Le célibat est une institution dont l'ori- gine se perd dans la nuit des temps.

Plus de la moitié des dieux de la mytho- logie étaient de vieux garçons, c'était sans contredit la classe la plus respectable de l'Olympe. Quant aux divinités mariées, ce sont elles qui ont causé le plus de dégâts dans le ciel, sur la terre et dans le Tartare.

Si nous ouvrons l'histoire de l'ancienne Grèce, nous trouvons que la plupart des philosophes ont vécu dans le célibat.

Les sept sages Solon, Thalès, Pittacus, Bias, Chilon, Cléobule et Périandre étaient de vieux garçons.

Platon ne convola jamais, Diogène en fit autant. On demandait un jour à ce dernier à quel âge il convenait de se marier : "Quand on est jeune, répondit-il, il est trop tôt et quand on est plus âgé il est trop tard."

Socrate entra en ménage avec Xantippe. Il dut le regretter, car son épouse lui arra- cha jusqu'au dernier poil qu'il avait sur le coco.

La philosophie grecque avait émis les aphorismes suivants en faveur du célibat : "La philosophie consiste à mépriser les idées fragiles que poursuit le vulgaire.

dant de ses désirs et à se soustraire à les besoins qui ne sont point indispensa- "Le triomphe de soi-même est la con- mation de la philosophie.

"La chasteté est le triomphe de la na- morale sur la nature physique."

Remontons maintenant aux temps b- ques et que voyons-nous ?

Nous voyons Joseph devenir une esp- de Mercier, un homme de la provid- pour le roi Pharaon, parce qu'il avait su- siter aux œillades assassines de lady P- phar, entre les mains de qui il laissa sa l- grîne des dimanches.

Et puis voyez Samson, le Joe Mont- rand des Canayens de ce temps-là. Il m- le ravot chez les Philistins tant qu'il re- garçon. Du moment où il a une faible pour Mamselle Dalila, crac, plus d'affair- il devient mou comme une trippe et ses e- nemis le passent au bob avant qu'il ait temps de se reconnaître.

Prenons maintenant l'histoire de Franc- Où trouvez-vous ses plus grands guerriers Dans les rangs des vieux garçons.

Le preux Bertrand du Guesclin était cél- bataire.

Bayard, le chevalier sans peur et sans r- proche, lui aussi était un vieux garçon fieffi-

Parmi les princes de la philosophie, de l- littérature et des sciences, les célibataires s'appellent légion.

Si Jacques Cartier s'était marié, il n'au- rait jamais découvert le Canada. Madame Cartier l'aurait retenu près du rocher de St- Malo et elle lui aurait levé un poil du sor- crier chaque fois qu'il aurait parlé de faire un voyage au long cours.

Passons maintenant à l'histoire de notre pays.

Prenons la figure la plus auguste du jour- nalisme, celle du Grand Vicaire Trudel.

Vous nous direz : cet homme est marié et il n'est pas des nôtres.

Qui, mais, n'a-t-il pas renoncé volontai- rement à la vie conjugale pour puiser dans le célibat le plus acétique, la somme d'éner- gie et d'activité qui lui était nécessaire pour les grandes luttes du journalisme ?

En effet un homme ne pouvait s'élancer tout entier à de hautes et périlleuses entre- prises politiques et religieuses s'il était atta- ché par les liens d'une famille, d'une femme, des enfants, autant d'otages donnés à la for- tune, lesquels condamnent à la conserva- tion, à la prudence, disons plus, à la timi- dité, à la soumission, à la servitude.

Comment un militaire montera-t-il à l'as- saut s'il sent derrière lui une malheureuse famille qui a besoin de son appui ? Quel homme d'Etat ou de science pourra se dé- vouer jour et nuit à des travaux immenses pour son pays, s'il est obligé de surveiller les intérêts d'un ménage ou de procurer un avenir à sa postérité. Il faut être tout entier soi-même et le célibataire seul le peut sans difficulté. La solitude est l'école de la gran- deur d'âme comme elle peut être celle de la folie. Nos lecteurs comprennent mainte- nant les motifs puissants qui ont arraché le chef des castors aux plaisirs énervants de la vie conjugale.

Vieux garçons, il y a jusqu'au G.-V. Tru- del qui s'est rangé sous votre bannière. Vous pouvez vous enorgueillir de cette noble recrue.

Dans les affaires politiques et municipales les célibataires jouent aujourd'hui un grand rôle à Montréal.

Si l'échevin Jeannotte s'était marié il y a quinze ans, serait-il aujourd'hui le président du comité de police ?

Si M. Louis Perrault avait allumé le flambeau de l'hyménée il n'aurait jamais songé à obtenir l'entreprise des impressions de l'hôtel de ville.

L'espace nous fait défaut pour donner au- jourd'hui à nos lecteurs un factum élaboré sur les célibataires canadiens qui ont fait leur marque dans la société.

Nous allons conclure en renouvelant à M. Goyette, le député de Laprairie, nos plus humbles et sincères excuses pour les idées odieuses émises par Ladébauche à pro- pos des vieux garçons.

de naissance. Comme nous il ne désertera pas le drapeau de l'illustre confrérie des vieux garçons, s'il veut devenir un jour mi- nistre de l'agriculture dans la province de Québec. Nous espérons qu'après avoir com- battu les bons combats avec nous il ira à la fin de ses jours recueillir au ciel la récom- penses de ses nobles travaux, lui le front encore ceint de sa couronne d'innocence, composée de coquelicots rouges et nous portant notre couronne de liserons bleus. C'est la grâce que nous lui souhaitons.

TELEGRAPHIE

(Service spécial du VIOLON)

Montréal, 5 Sept. 1887.

A M. le Commandant du *Bouvet* Québec.

Si vous venir Montréal, ferai une grosse réception chez moi.

Signé, Beaugrand.

Québec, 5 Sept. 1887.

A M. Beaugrand

Montréal.

Pas de danger moi aller chez vous. Crains trop d'être embouveté dans moulin à scies.

Signé, Le Commandant.

St. Constant, Cté. de Laprairie, 6 Sept. 1887

A l'Hon. M. Mercier

Si vous veniez dans mon comté, feriez beaucoup bien parti national. Petites filles liraient adresse et vous les embrasseriez, pères et mères seraient fiers et vous aime- raient bien gros.

Signé, Doyon, M.P.

Montréal, 6 Sept. 1887.

A M. Doyon, M.P.

St. Constant.

Bien fâché, pas capable d'aller chez vous. Ai attrapé feu sauvage en donnant un bec à je sois guéri.

Signé, Mercier.

Montréal, 7 Sept. 1887.

A M. Huguet Latour

Agent d'ordres de chevalerie.

Moi voudrais avoir décoration. Etes- vous bien stocké aujourd'hui ? Voudrais quelque chose dans les prix doux, quelque chose de nouveau si y a moyen.

Signé, Ladébauche.

Montréal, 7 Sept 1887.

A M. Ladébauche

Bureau du *Violon*

Viens de recevoir grand assortiment or- dres nouveaux de chevalerie. Pourrai vous passer le cordon des *Sauveteurs de Nice* c'est bien sporté aujourd'hui. Coutera pas bien cher.

Signé, Latour.

West Meriden, Conn., 7 Sept. 1887.

Au G. V. Trudel

A l'*Etendard*, Montréal.

Belle récolte carottes ici pour *Etendard*. Tout ce que ai semé a bien poussé. Venez vous même faire récolte.

Signé, Thibault.

Montréal, 7 Sept. 1887.

A C. Thibault

West Meriden, Conn.

Impossible à cette heure. Souffre grosse indigestion. Ai essayé manger curé Labelle. Morceau trop gros. Passe pas. Espère Mercier va venir m'aider à manger le reste. C'est bien risqué. Faut gros appétit et bon estomac.

Signé, Trudel, G. V.

Encore une bonne nouvelle qui fera sen- sation dans le monde des fumeurs. Le vrai Brazeau vient d'acheter un Job Lot consi- dérable pipes en bois valant 50 cts qu'il dé- taillera pour 25 cts. Il offre aussi en vente un lot de cigares Petit Bouquet, valant 10 cts et vendu 5 cts, tabac Old Virginia Cut Plug, malgré la hausse du marché au tabac, sera toujours vendu 5 cts et 10 cts le paquet. Plug T & B 18 cts. Le Vrai Brazeau est le seul agent à Montréal des cigarettes parfumées Mikado. Il les vend à raison de deux paquets pour 25 cts. Cigares à la boîte toujours au prix du gros au No. 47 rue St-

COUPS D'ARCHET

Le *Violon* se trouve aujourd'hui dans une singulière position. Dans quelques jours il paraîtra devant les petits jurés pour ré- pondre à l'accusation de libelle proférée contre lui par le député de Laprairie à la législature locale.

Au début du procès l'interprète de la Cour, se tournant vers les jurés, leur dira solennellement : A cette accusation le dé- fendeur a plaidé non-coupable et il est mis entre les mains de Dieu et de son pays, le- quel pays vous représentez. Vous allez rester ensemble, etc.. etc. Saisissez-vous bien le ridicule de la situation ? Le *Violon* entre les mains de Dieu !

Ça sera la première fois que le bon Dieu aura un violon entre les mains.

Et tout ça, la faute à M. Odilon Goyette. S'il était bon chrétien il se serait conten- té de mettre nos articles au pied de la croix, en expiation de l'idée qu'il a eue de se faire élire dans Laprairie.

LE PLUS GRAND MARCHAND DE VIANDE DE L'UNIVERS

On croyait, jusqu'à ces derniers temps, que c'était un certain M. Ingham, de Montréal, qui exporte chaque année en Europe et spé- cialement en Angleterre, par bateaux à sou- tes réfrigérantes, une moyenne de 50,000 bœufs morts. Une correspondance adressée de Chicago à un journal anglais vient d'é- tablir que M. Ingham peut bien prétendre au titre du plus grand exportateur de viande américaine en Europe, mais en même temps qu'il est loin d'arriver au chiffre d'affaires atteint dans l'industrie de la boucherie par M. Swift, de Chicago.

Celui-ci n'a pas abattu, en 1885, moins de 429,483 bœufs, près d'un demi-million !...

M. Swift est un yankee maigre et sec, âgé d'environ 47 ans. Il tenait vers 1876, dans le Massachusetts oriental, une petite bouche- rie de détail qu'il abandonna pour entre- prendre le commerce des bestiaux sur pied. Arrivé à Chicago en 1878, il commença l'a- batage pour l'approvisionnement des Etats voisins, développa rapidement ses affaires et en vint à se trouver le plus grand acheteur de bœufs vivants et le plus grand vendeur de bœufs morts des deux mondes. Sa moyenne est, en effet, de 1,400 têtes par jour.

Tous ces animaux sont achetés soit sur les marchés de Chicago, soit sur ceux du Kan- sas, des Etats de l'Ouest, et abattus dans l'es- tablissement central de M. Swift. Les employ- és de cet usines à hécatombes sont au nom- bre de 1,500, sous la direction d'un gérant qui a 9,000 dollars (45,000 fr.) d'appointe- ments annuels. Chose plus curieuse : un seul boucher suffit à l'abatage quotidien de ces 1,400 bœufs, à l'aide d'un énorme mar- teau mécanique qui les frappe au sommet du crâne.

Les animaux, aussitôt dépouillés et parés, sont immédiatement empilés en des wagons réfrigérants, puis expédiés vers les villes de l'Est, où ils sont reçus par les dépôts de l'u- sine et vendus aux détaillants. Ces wagons à glace patentés sont la propriété exclusive de l'entreprise, qui n'en possède pas moins de 900, toujours roulant sur les principales voies ferrées de l'Union américaine.

On peut dire que M. Swift a créé de toutes pièces cette industrie spéciale, car il y a huit ans, quand il a entrepris l'abatage le com- merce de la viande aux Etats-Unis se faisait exclusivement en animaux sur pied. La pro- gression de son chiffre d'affaires a été la sui- vante : 194,986 bœufs en 1882 ; 329,482 en 1883 ; 400,163 en 1884 ; 429,483 en 1885.

On peut prévoir que, sous très peu de temps, pas une seule tête de bétail vivant ne passera plus des Etats de l'Ouest à ceux de l'Est : l'industrie du boucher aura définiti- vement remplacé celle du marchand de bes- tiaux.

Tout le monde sait combien le commerce du porc salé est florissant à Chicago depuis un quart de siècle. Ce qu'on sait moins, c'est le chiffre exact des porc égorgés et soumis à la salaison dans la capitale de l'Illinois. Il paraît que ce chiffre n'est pas moindre de 20,000 par jour, en moyenne, et s'élève par- fois à 60,000.

Penailard, un bohème de la plus belle eau, fait ses débuts dans le monde.

Un protecteur influent l'a arraché à la brasserie pour l'amener dans une soirée officielle où, avec un peu de veine, il peut décrocher une place.

Au moment d'entrer, le protecteur passe la revue de la toilette du bohème. Le cla- que est possible, la cravate passable, l'habit suffisant. Mais ça manque de gants.

— Vos gants ! où sont vos gants ? s'écria le cornac.

— Ma foi, répond tranquillement Penail- lard, je les ai oubliés. Mais ça ne fait rien. On ne s'en apercevra pas. Je laisserai tout le temps les mains dans mes poches.



VARIETES

Les Allemands ont la manie de célébrer par des fêtes tout ce qui est *célébrable*. Le chirurgien minchois Nussbaum a fait, l'autre jour, pour la cinq centième fois, l'opération de la laparotomie, ouverture de l'abdomen; ses élèves ont, à cette occasion, enguirlandé les murs de la salle d'opération. Au-dessus de la porte il y avait un écusson avec le chiffre 500. Après l'opération, un des élèves a prononcé un discours auquel le professeur a répondu par quelques mots émus.

Quant au patient à qui on avait ouvert le ventre, son émotion ne devait pas être moins vive.

**

Un des plus jolis présents qui aient été offerts, en Amérique, à Mme Sarah Bernhardt, consiste en un éventail, au centre duquel on a placé un beija flor (un oiseau baise-flleur), qui tient un brillant en son bec. —C'est au Brésil qu'elle a reçu ce présent.

Mais il en est un autre qu'elle ne peut considérer sans rire: c'est un vêtement en cuir de Pernambouc.

Elle a été enchantée de l'édition du journal *la Semana*, imprimé sur de la soie.

Quand elle sera bien réinstallée à Paris, Mme Sarah Bernhardt fera une exposition de toutes les choses bizarres ou charmantes qui lui ont été données. Les femmes du monde seront admises, à 20 francs l'entrée... pour les orphelins d'artistes. En pièces d'or seulement, déposées dans un crâne d'homme antédiluvien, rapporté de là-bas.

**

Après une violente scène de ménage, la cuisinière apporte un plat sur la table.

—Je vous avais demandé des œufs à la coque.

—C'est vrai, mais comme madame et monsieur s'étaient furieusement bousculés, j'ai pensé à un plat de circonstance: des œufs brouillés!

**

En rade de Cherbourg:

Un vieux matelot apprend sur le pont qu'un capitaine de frégate, son ancien commandant, vient de passer de vie à trépas.

Il essuie un pleur en disant:

—De quoi est-il mort?

—De la rupture d'un vaisseau.

—Ah! tant mieux! Pour un marin, c'est une belle mort!

**

Dans un café du boulevard, deux cabotins, récemment arrivés du Midi, viennent de passer en revue les principaux artistes des théâtres parisiens.

Après avoir constaté que la réputation de tous ces comédiens est usurpée, l'un d'eux s'écrit en manière de conclusion:

—Vois-tu, ma vieille. Il n'y a encore que nous deux!

—Certainement. Il n'y a que nous deux, et encore, toi?

**

SOUVENIRS DE BARNUM

Nos lecteurs n'ignorent pas que plus de 10,000 personnes n'ont pu pénétrer dans le cirque de Barnum lors de sa dernière visite à Montréal. Ces personnes pourront se consoler en allant au Pavillon de Frank Labelle, No. 65 rue Bleury où elles verront une riche collection de photographies (grandeur cabinet) de tous les principaux personnages et des animaux qui composaient le cirque. Elles y verront la charmeuse de serpents en 5 ou 6 positions, l'homme squelette, la vache à deux têtes, la femme à barbe, les hommes sauvages des bois, le peintre sans bras, l'homme tatoué, les échantillons de la race poilue, les quatre géants de huit pieds de haut. N'oubliez pas en même temps d'admirer la musée de Frank qui est unique dans son genre dans le Canada. Rappelez-vous l'adresse, 65 rue Bleury.

**



L'ACTION PÉNALE DE LAPRAIRIE

BEAUSOLEIL—Je ne l'ai pas cette déposition de tiendeau. Je me suis fouillé partout. Je ne l'ai plus, ma foi ieu!

PRÉFONTAINE—Je suis certain de te l'avoir remise. Regarde, je me suis fouillé partout. Cherche encore. Regarde encore.

BEAUSOLEIL—Ma grande conscience du bon iet, je ne l'ai pas.

A Marseille.

—Té! Barbastoul, toi qui as été étudiant à Paris, c'est-il vrai qu'il n'est pas possible de s'y tenir debout dans les chambres?

—C'est-à-dire, mon *pitchoun*, qu'au quartier latin, j'en avais une tellement basse, que je ne pouvais y manger que des soles frites!

**

Cour d'assises.

—Prévenu, vous avez assassiné votre femme, pour vous en débarrasser, dites-vous! Mais alors, pourquoi n'avez-vous pas demandé le divorce?

—Dans l'intérêt de mes semblables. Elle aurait pu faire le malheur d'un autre.

**

M. Prudhomme, entouré de sa famille, est en train de rédiger une lettre d'affaires.

L'aîné des petits Prudhomme se permet, à voix basse, une observation inconvenante que son père relève aussitôt en ces termes:

—Tu sais, quoique occupé, je t'ai entendu tout de même. J'écris d'un oeil, et j'écoute de l'autre!

**

Un amateur rêve dans son sommeil qu'il a acheté un superbe vase du Japon, pièce unique, qu'il a eu la maladresse de briser aussitôt.

Il se réveille désolé. Puis, se consolant à moitié:

—Après tout, je ne paierai pas!

**

Textuel.

Entendu à la mairie du 2^e arrondissement, salle des mariages.

Les futurs époux et les témoins ont pris la place qu'on leur a indiquée.

Alors, le garçon du bureau, d'un air profondément pénétré:

—Vous savez, mesdames et messieurs, "que vous n'êtes pas tenus à l'immobilité!"

**

Le pistolet est à l'ordre du jour.

A ce propos on rappelle le trait suivant du vainqueur de Malakoff:

Le maréchal Pélissier connaissait le pistolet autant que les bons amateurs qui en parlent avec tant de dignité. Il l'avait, en tout cas, vu de plus près.

Un jour en Afrique, il s'était laissé aller, dans un de ces mouvements de rage folle qui lui étaient familiers, à souffleter un de ses officiers d'ordonnance.

Froidement, l'officier sort son revolver, vise le maréchal et presse la détente. Le coup fait long feu.

—Quinze jours d'arrêts! dit tranquillement Pélissier; ça vous apprendra à avoir des armes mal entretenues!

**

Aux bains de mer, deux jolies femmes apercevant un monsieur qui fait la planche:

—Baigneur, quel est donc ce monsieur?

—Celui-là, il fera bien la planche tant que vous le regarderez. Il n'est heureux que dans cette position-là, surtout quand on fait attention à lui.

—Il est ner de son talent!

—Non, mais vous comprenez c'est un bossu!

**

Simple question:

—Quelle différence y a-t-il actuellement entre le ministre Flourens et une personne qui ne s'est jamais occupée d'aucune affaire?

—La différence est que M. Flourens est aux affaires étrangères, tandis que l'autre est étrangère aux affaires.

**

Dans un cercle, une violente altercation vient d'avoir lieu: un des adversaires constitue des témoins. Il leur raconte l'affaire:

—Voilà: il m'a appelé "vieille fripouille."

—Hum! hasardent les témoins, est-ce bien une injure?

—Je ne dis pas, fait l'offensé; mais nous ne sommes pas encore assez liés pour qu'il me traite de la sorte.

**

Un journal de Paris annonce que la réouverture de l'Opéra-Comique se fera "avec pompe."

Evidemment, on ne saurait prendre trop de précautions!

**

M. Prudhomme a assisté à une ascension de ballon.

En rentrant, il dit à sa femme:

—Je comprends la passion des aéronautes pour leur métier. Pendant l'exposition, je suis monté dans le ballon captif. Eh bien, j'éprouvais une certaine fierté à m'élever autant au-dessus de mes semblables.

**

Chez le commissaire de police:

Vous avez été insultant et grossier envers votre voisin, au dire des témoins. Que vous avait-elle fait?

—Elle ne m'a rien fait. C'est à ma femme qu'elle se vantait de ceci, de cela, de ce qu'elle allait être riche et avoir des toilettes, est-ce que je sais!...

—Enfin vous l'avez qualifié de girafe.

—Une image, histoire de lui faire comprendre qu'elle se montait la tête!...

**

Curieuse enseigne à la devanture d'un cabaret: borgne:

Nouvelle liqueur rafraîchissante: L'AMERTUME!

L'amer... rafraîchit.

Et tume... fait... suer.

**

Chez un épicier du coin:

—Tiens! vous vous appelez madame Machin? dit-il à une nouvelle pratique. Nous en avons déjà une madame Machin, parmi nos clientes. Une bien brave femme, allez, et qui n'a pas eu de chance. En huit jours, elle a perdu son mari et sa belle-mère.

—Eh bien, répond la madame Machin No. 2, j'ai encore eu moins chance, moi: je les ai gardés.

La Bibliothèque à Cinq Cents voit chaque jour son succès s'affermir. D'où lui vient cette faveur particulière du public? Il suffit de parcourir au hasard un des numéros hebdomadaires de cette intéressante publication, et l'on se rendra immédiatement compte du choix éclairé, de l'attention scrupuleuse qui président à sa composition.

Les sujets les plus variés dans le Roman, la Littérature, l'Histoire, les Voyages, les Scènes du Désert ou de la Vie Indienne, y sont tour à tour développés avec l'attrait puissant des poignantes émotions que font naître les grands spectacles de la nature, et l'analyse des sentiments les plus tendres et les plus délicats du cœur humain.

A ces divers titres, La Bibliothèque à Cinq Cents a sa place marquée d'avance à tous les foyers, où elle fera les délices du vieillard aussi bien que celles de la jeune fille.

Prix d'abonnement un an, \$2.50; six mois, \$1.25. S'adresser à Poirier, Bessette & Cie, 1540 Rue Notre-Dame, Montréal.

Réparation de Fourrures!

Donnez vos commandes immédiatement chez C. ROBERT & CIE, afin que vous ne soyez pas obligé d'attendre lorsque le froid sera arrivé.

La maison C. ROBERT & CIE, fait une spécialité de la réparation de la teinture et du nettoyage des fourrures de toutes espèces.

Les prix de C. ROBERT & CIE sont modérés et l'ouvrage est toujours sûr de donner satisfaction. Soyez prudents en donnant vos commandes au plus tôt.

C. ROBERT & CIE.,

Coin des rues St-Laurent et Vitruv.

COURSES AU TROT

AU PARC LÉPINE

LES 13 ET 14 SEPTEMBRE 1887

PREMIER JOUR

No 1—Bourse de \$150, ouverte à la classe de 2.33; 1er \$75, 2me \$40, 3me \$20, 4me \$15.

No 2—Bourse de \$150, ouverte à tous chevaux nés et élevés dans la province de Québec; 1er \$75, 2me \$40, 3me \$20, 4me \$15.

No 3—Bourse de \$100 ouverte aux chevaux nommés par le propriétaire du parc; 1er \$50, 2me \$25, 3me \$15, 4me \$10.

Un pari entre 5 chevaux pas connus.

DEUXIÈME JOUR

No 4—Bourse de \$150, ouverte à la classe de 2.45; 1er \$75, 2me \$40, 3me \$20, 4me \$15.

No 5—Bourse de \$100, ouverte aux chevaux appartenant aux bouchers et aux commerçants d'animaux; 1er \$50, 2me \$25, 3me \$15, 4me \$10.

No 6—Bourse de \$200, à tous chevaux; 1er \$100, 2me \$60, 3me \$30, 4me \$20.

CONDITIONS

Les entrées seront closes Samedi, le 10 Septembre, à 10 heures p.m., chez le propriétaire, J.-B. Lépine, ville Maisonneuve.

L'honoraire d'entrée est 10 pour cent; 4 entrées, 3 trotants. Tout cheval qui devancera les autres n'aura droit qu'à un seul argent. Les chevaux devront être éligibles du premier 1er septembre. Ces courses sont pour un mille à réputer, 3 dans 5, sous harnais, et seront conduites d'après les règlements de l'American National Association.

J.-B. LÉPINE, Propriétaire.

LOTÉRIE NATIONALE

Les tirages mensuels ont lieu le troisième mercredi de chaque mois.

La valeur des prix qui seront tirés le Mercredi, 21 Sept. 1887

— SERA DE — \$60,000.00

COUT DU BILLET

Première Série . . . \$1.00

Deuxième Série . . . 25 ct.

Demandez le catalogue des prix

Le Secrétaire,

S. E. LEFEBVRE, 19, RUE SAINT-JACQUES, MONTREAL

L'ONCLE SAMBUQ

A force de raconter l'histoire de l'oncle Sambuq et d'escompter son héritage, le bon Trophime Cogolin, plus connu aux alentours du fort Saint-Jean à Marseille, sous le nom de Patron Tréfume, avait fini par y croire.

La vérité est que ce Pierre Sambuq, un assez méchant drôle, le désespoir de sa famille, s'était embarqué mousse vers 1848 à bord d'un trois-mâts américain, et que, depuis, on manquait totalement de nouvelles. Mais une vérité aussi simple semblait un peu trop simple pour les Marseillais compatriotes du capitaine Pamphile : leur imagination se chargea de l'embellir.

Certain jour, Patron Tréfume ayant renouvelé connaissance avec un matelot qui précisément, revenait de naviguer aux Etats-Unis, eut l'idée de lui offrir un verre de mastic passé en contrebande. Il l'interrogea sur le cas de Pierre Sambuq, et le matelot par politesse, dans le dessein de faire plaisir à Patron Tréfume et à sa femme, raconta avoir, en effet, rencontré plusieurs fois sur les quais de New-York, un particulier, extraordinairement riche, et qui ressemblait au Sambuq disparu, comme une goutte d'eau à une autre goutte d'eau.

Il n'en fallut pas davantage pour établir la légende.

D'abord ce particulier ne ressemblait pas seulement au Pierre Sambuq disparu, c'était bel et bien le Sambuq véritable. Reconnu par le matelot : "Embrasse bien tout le monde là-bas, à la Tourette. Dis leur de ne pas s'inquiéter et qu'ils patientent. Je n'ai pas oublié les miens, ils ne perdront rien pour attendre !" Puis il avait confié au matelot une caisse de riches présents que celui-ci malheureusement venait de perdre dans un naufrage.

Au commencement l'oncle Sambuq était simplement très riche : après deux ou trois ans il possédait je ne sais combien de millions, des plantations, des esclaves, des mines d'or, des puits à pétrole, en un mot tout ce qu'un oncle d'Amérique doit posséder.

Les Tréfume étaient devenus un objet d'envie pour le quartier ; et les voisins ne parlaient plus que de l'oncle Sambuq, le soir, sur le pas des portes.

Les Tréfume, eux, patientaient : — Il peut vivre, le pauvre ! aussi longtemps que Dieu voudra ; ce n'est pas nous qui le presserons.

Seulement, à Endoume, sur le mur de leur cabanon dont la porte, unique ouverture, regarde la mer et le soleil entre deux roches calcinées, ils avaient fait peindre par un cousin décorateur du Grand Théâtre une sorte de palais féerique mêlant en un invraisemblable fouillis la vision de l'Alhambra et de Venise, avec des minarets, des coupes, des jardins suspendus, des embarcadères à balustres, un pont des Soupîrs, un pavillon sur l'eau, et qui était censé représenter le cabanon tel qu'on le reconstruirait, à la même place, après l'héritage.

Et ces braves gens vivaient heureux, se croyant riches, l'étant presque ; tant le réel et la chimère se confondent aisément dans certains cerveaux ingénus.

Mais voilà qu'au moment où personne ne s'y attendait, une lettre arrive de New-York, portant le timbre du consulat.

Patron Tréfume la promena tout le jour sans oser rompre le cachet. Le soir seulement, de ses doigts qui tremblaient, il se décida de l'ouvrir solennellement, en famille.

Cette lettre que vous aurez pu croire, d'après le poids, bourrée de billets de banque, contenait seulement, papier laconique, l'acte de décès de Pierre Sambuq.

— Alors il est mort ? dit la femme.

— Eh ! oui qu'il est mort, pécaire ! puisque, le consule, l'éci

Il se fit un silence ; et quoique on n'eût guère jamais connu cet oncle Sambuq, en se forçant un peu, on arriva à le pleurer.

La femme reprit : — Tout de même, ton esul, il ne parle pas de l'héritage.

— Tu voudrais peut-être il nous en parle tout de suite, de bien blanc, comme s'il nous croyait amés. Ce ne serait pas convenable. Ous n'avous qu'à attendre. Il va ms écrire une autre lettre au premierur.

Malheureusement le coul n'écrivit pas d'autre ; et, rempçant les tranquilles rêves dont ils se berçaient autrefois, une fièvre, la fièvre l'or, s'empara des malheureux Tréfume. Ils rêvaient des millions d'oncle Sambuq. L'existence en était tublée. Et même au cabanon, les dinches, le soleil leur semblait sans amme, l'aioli sans saveur et la bouillbaisse sans parfum.

Si bien qu'un matin le patron déclara que décidément il voulait ire le voyage.

— Je peux bien m'absenter u mois ou deux. L'ainé, pendant ce temps, mènera la barque. Mille frans ne sont pas la mort d'un homme ; et je sens que je tomberais malade si j'n'allais pas voir un peu de quoi il recourne à ce New-York !

Tout le monde approuva. D'ailleurs qu'on approuvât ou non, la chose importait peu à Patron Tréfume. Quand Patron Tréfume avait une idée dans la tête, il ne l'avait pas ailleurs, comme on dit.

Il fallait s'embarquer au Hâvre ; ce qui mit Patron Tréfume de méchante humeur, car il considéra comme vélé l'argent du trajet en chemin de fer.

Mais la vue de la mer le rasséréta, bien qu'il trouvât la Manche un peu verte et qu'il ne s'expliquât pas très exactement à quoi pouvait servir cette invention des marées.

Deux exemples de l'usage de ce peuple de marins et de passagers, l'or de ses salons, l'acier de sa machine, le plongea dès le premier moment dans une admiration presque religieuse.

De huit jours il ne parla pas, rôdant d'un bout du pont à l'autre, et s'accoudant parfois au bordage pour s'étonner, par comparaison, de l'énorme hauteur des vagues.

La parole ne lui revint, avec la conscience de ce qu'il allait chercher à New-York, que vers la fin de la traversée.

Alors, il s'inquiéta sérieusement et voulut conter son affaire, l'héritage de l'oncle Sambuq, au sous-commissaire, un compatriote qui lui inspirait confiance. Mais celui-ci, pressé comme l'est toujours un sous-commissaire la veille des débarquements, se débarassa du bonhomme en lui conseillant de s'adresser à deux grands escogriffes roux, d'aspect américain, qui se promenaient toujours seuls :

— Ces messieurs vous renseigneront mieux que moi, ils connaissent New-York comme leur poche.

Ravi de connaître des gens qui connaissent si bien New-York, Patron Tréfume s'attacha dès lors à leurs pas les poursuivant partout : à l'arrière, sur le promenoir, dans l'étroit couloir des cabines, et cherchant un moyen de lier conversation avec eux.

Ceux-ci n'avaient pas l'air de se prêter à ses avances. Et chaque fois que Patron Tréfume s'approchait, chapeau à la main : — Bien le bonjour, pardon, excuse ! Ce serait pour savoir si par hasard... ils lui tournaient le dos vivement, avec un gloussement irrité et vague qui avait l'air d'être de l'anglais.

— Pour ne pas être avenants, ils ne sont pas avenants ! soupirait Tréfume. Mais il se consolait en songeant que chaque peuple a ses usages.

Cependant, les deux soi-disant Américains, intrigués par les allures de cet homme au parler bizarre, interrogèrent à leur tour le sous-commissaire lequel, de plus en plus pressé, mais toujours farceur, répondit : Vous savez qu'il y a eu à Paris un vol considérable ? Eh bien ! je parierais que cet homme n'est autre qu'Ernest, notre plus célèbre détective qui, sur la piste des voleurs, et pour détourner les soupçons, se sera déguisé en Marsillais.

Sur quoi, s'étant entregardés, les deux Américains descendirent s'enfermer dans leur cabine d'où ils ne sortirent plus, même lorsque, le bateau arrivant en vue de New-York, tout le monde monta sur le pont pour admirer le panorama de la rade.

Au débarquement, le bon Tréfume les chercha en vain ; ils avaient dû, dans le brouhaha de la descente, trouver l'occasion de se faufiler incognito.

— Le consulat, monsieur ! Pourriez-vous m'indiquer le chemin du consulat ?

C'était Patron Tréfume qui, égaré depuis le matin dans un échiquier d'avenues et des rues toutes se ressemblant, toutes impitoyablement numérotées, essayait pour la millième fois d'obtenir un renseignement. Mais allez donc vous faire entendre dans une ville de sauvages où tout le monde parle anglais ! Et fourbu, accablé d'ennuis, il songeait avec mélancolie que l'oncle Sambuq, pour arranger les choses aurait bien fait d'aller mourir ailleurs.

Tout à coup, qui aperçoit-il ? Un des Américains du paquebot ! Oh ! c'est bien lui, quoiqu'il ait changé de vêtements et qu'il se soit fait couper les cheveux et la barbe. — Monsieur ! monsieur ! L'autre entend et file. Mais cette fois il n'échappera pas. Patron Tréfume s'accroche à lui comme à une suprême espérance. L'Américain a les jambes longues, mais Tréfume les a solides. — Eh quoi ! ce gaillard-là qui connaît New-York comme sa poche, ne me rendrait pas le service de me dire où il faut aller ? L'Américain a beau fuir, raser les murs, contourner les angles des rues, Patron Tréfume courant toujours ne se laisse pas distancer d'une semelle.

Enfin, harassé, n'en pouvant plus, l'homme se réfugia dans un bar. Patron Tréfume l'a suivi : — Bien le bonjour, pardon excuse, ce serait pour savoir si par hasard...

L'Américain est devenu tout pâle.

— Chut ! dit-il à Tréfume en excellent français, pas de bruit, de scandale inutile ; asseyons-nous là dans ce coin. Voilà qui va bien ! pense Tréfume. Mais l'Américain continue : — Je sais pourquoi vous venez à New-York ; êtes-vous homme à nous entendre ? — Pourquoi pas ? répond Tréfume qui croit qu'il s'agit de l'héritage, on peut toujours s'entendre entre braves gens.

— Braves gens ou non, voici dans ce portefeuille cinquante mille francs en billets de banque. Si vous voulez, ils sont à vous, avec une somme égale qu'un inconnu vous remettra au moment du départ, quand *La Bretagne* lèvera l'encre. Car *La Bretagne* part ce soir, et vous partez avec elle. Est-ce dit ? — C'est dit. — Maintenant, topez là, nous ne nous sommes jamais vus.

Patron Tréfume faisait d'inutiles efforts pour comprendre. Il accepta pourtant : cent mille francs c'est une somme ; et puis, il commençait à en avoir assez de leur New-York.

Les conventions furent des deux côtés loyalement tenues.

Et voilà comment, ayant eu la chance d'être pris pour un mouchard, Patron Tréfume se trouva hériter de l'oncle Sambuq mort insolvable à l'hôpital.

Patron Tréfume, d'ailleurs, n'a pas encore bien compris, mais ce détail ne le trouble guère. Il déclare même volontiers quand, ayant passé la redingote, il va siroter sa demi-tasse au Café Turc, qu'en fait d'affaires rondement menées, ces Américains sont décidément le premier des peuples.

PAUL ARÈNE.

J. N. LAMARCHE

RELIEUR

No. 17, RUE SAINTE - THERÈSE

Entre les rues St-Vincent et St-Gabriel

MONTREAL,

Reliure commerciale et de goût exécuté avec soin promptitude, et à prix très modérés.

L'HOTEL CANADIEN

D'OTTAWA

Depuis plusieurs années le public s'est plaint, avec raison, de ne pouvoir trouver un hôtel canadien de première classe à Ottawa. M. Georges Latrémouille a rempli cette lacune en ouvrant un magnifique établissement où les voyageurs trouveront tout le confort désirable : chambres spacieuses, bien aérées, meublées avec luxe dans le dernier goût. L'hôtel est au centre de la ville avec vues sur le Parc et la rue Sussex. La buvette renferme les vins des meilleurs crus. Les députés qui y ont logé pendant la dernière session se déclarent parfaitement satisfaits. Prix modérés. L'Hôtel Canadien est aux numéros

536 et 538, RUE SUSSEX.

25 juin—2m

UNE INNOVATION



Bonne nouvelle pour les gourmes. Le père Cizol vient d'introduire dans son restaurant les véritables Chinois de la Mère Moreau, pruneaux, pêches, cerises à l'eau-de-vie, le Punch Cizol. Rien de mieux pour arroser ses pieds de cochon

jno P. CIZOL, 72 rue St. Laurent.

L'Imprimerie Générale

Exécute avec diligence toutes espèces de

COMMANDES TYPOGRAPHIQUES

IMPRESSIONS DE LUXE, IMPRESSIONS DE CHEMINS DE FER, IMPRESSIONS DE COMMERCE Etc., Etc., Etc.

L'Imprimerie Générale

EST EN MESURE

D'EXÉCUTER LES COMMANDES LES PLUS CONSIDÉRABLES SOUS LE PLUS BREF DELAI.

PRIX TRÈS MODÉRÉS.

CHARLES BELLEAU,

GÉRANT

No 45, PLACE JACQUES-CARTIER.

Sous presse—Sera prêt dans une quinzaine de jours.

PAUL ET BERNARDINE ROMAN CANADIEN

Par J. FERD. MORISSETTE.

Un Volume de 250 Pages environ, - Prix 25 Cents.

Adressez toute commande à

IMPRIMERIE GÉNÉRALE,

45, PLACE JACQUES-CARTIER,

MONTREAL

Boîte 880 B.P.